

DES SECTES

CONNAISSANCE

ERIC FUCHS

Les Adventistes du septième jour

DELACHAUX & NIESTLÉ

Dans la même collection :

LES MORMONS OU SAINTS DES DERNIERS JOURS,
Ch. Brüttsch

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH, J.-C. Margot
CATHOLIQUES-APOSTOLIQUES ET NÉO-APOSTOLIQUES,
J. Robert

En préparation :

LE PENTECOTISME, M. Maeder

COLLECTION « CONNAISSANCE DES SECTES »

ERIC FUCHS

Les Adventistes du septième jour

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ
NEUCHÂTEL (SUISSE)

Diffusion en France:

DELACHAUX ET NIESTLÉ, 32 RUE DE GRENELLE, PARIS VII^e

Tous droits réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.
© Delachaux & Niestlé s. a., Neuchâtel (Switzerland), 1963

INTRODUCTION

A. SITUATION ACTUELLE DU MOUVEMENT ADVENTISTE

Selon les *statistiques* officielles publiées par la Conférence générale de l'Eglise adventiste du septième jour, il y avait au 31 décembre 1959 1 194 070 adventistes dans le monde. En 1900 ils étaient 75 767 et en 1955 756 712.

Ces chiffres sont éloquentes, ils démontrent que loin de diminuer ou de stagner, le mouvement adventiste progresse, et progresse à grands pas. Et ces chiffres sont d'autant plus nets qu'ils ne comprennent que les membres « à part entière » de l'Eglise, c'est-à-dire les baptisés ayant fait profession de foi (exclusivement des adultes), les simples sympathisants ne figurent pas dans ce total.

Ainsi donc en neuf ans, le mouvement adventiste s'est augmenté de plus de 430 000 membres, soit environ 48 500 par année, ce qui est évidemment considérable.

Géographiquement, l'Eglise adventiste se répartit de la manière suivante: l'Amérique du Nord, berceau du

mouvement, vient naturellement en tête avec 325 882 adhérents (soit environ le quart); nous trouvons ensuite, avec 176 492 membres, l'Afrique du Sud (Congo principalement); puis viennent l'Amérique Centrale (135 116), l'Extrême-Orient (111 785 membres dont plus de 70 000 aux Philippines), l'Europe méridionale (103 665) et l'Amérique du Sud (102 959). Les autres divisions forment des contingents beaucoup plus modestes.

Financièrement, la situation actuelle du mouvement est également florissante: il a été recueilli en 1959 plus de 53 millions de dollars provenant de la dîme des fidèles, 15 millions de dollars pour l'évangélisation et 21 millions pour les œuvres locales, soit un total de 90 millions environ, ce qui représente très exactement — selon les mêmes statistiques officielles — 78,72 dollars par personne pour l'année!

En Suisse on comptait, toujours à la même date, 3454 adventistes, dont 144 nouveaux baptisés, se répartissant en 1487 membres en Suisse romande et 1967 en Suisse alémanique. Les dons reçus se montaient à plus de 120 dollars par personne.

En France les chiffres étaient les suivants: 3538 adhérents, 212 nouveaux baptisés, 86 dollars d'offrande par personne — y compris les contributions belges.

Derrière la sécheresse de ces chiffres il est impossible de ne pas voir l'importance actuelle du mouvement adventiste. Il est clair que nous avons affaire à un groupement religieux qui ne peut plus être confondu avec une de ces sectes corpusculaires et éphémères dont l'histoire de l'Eglise est pleine; nous sommes au contraire

devant un mouvement quantitativement important, bien organisé, solidement implanté dans la moitié du globe au moins, disposant de ressources financières considérables, qui existe maintenant depuis plus d'un siècle et qui fait chaque jour la preuve de sa maturité humaine et spirituelle.

Dès lors une question se pose en face d'une telle évolution, question qui doit être résolue d'emblée car elle nous permettra de pénétrer plus au cœur du mouvement adventiste contemporain: est-il possible de parler encore, en face de tels faits, d'une « secte » adventiste?

B. LE MOUVEMENT ADVENTISTE ENTRE LA SECTE ET L'ÉGLISE

Qu'est-ce qu'une secte? On peut la définir, nous semble-t-il, comme un groupement religieux en rupture totale, et avec le milieu social et culturel ambiant, et avec le milieu religieux dont elle est issue. Elle entend être tout à la fois réformatrice et novatrice: elle reprend donc certains traits traditionnels des grandes Eglises qu'elle transforme et complète au gré de « révélations » particulières reçues directement de Dieu.

A l'égard de la société humaine, la secte professe le plus souvent un mépris total: le monde est la possession de Satan, tout y est totalement corrompu. L'idéal du sectaire est donc, de ce point de vue, de s'isoler complètement de ce monde mauvais et d'en refuser la culture

et la morale. L'intransigeance morale et le mépris de l'intelligence sont des traits courants de la secte.

Les sectes sont encore plus sévères pour les Eglises. Celles-ci sont accusées d'être en pleine compromission avec le monde — ce qui leur vaut les épithètes de « grande prostituée », de « Babylone des damnés »... — et de refuser les révélations décisives apportées par la secte.

Notons encore parmi les caractères qui définissent une secte : l'autorité absolue du fondateur qui est à lui seul toute la hiérarchie et toute la doctrine (jusqu'au prochain « réformateur » qui à son tour reprend tout sur lui !); une organisation calquée sur les plus mauvaises caricatures des grandes Eglises (soit dans un sens anticlérical, soit vers un système épiscopal ou papal en beaucoup plus absolu !); enfin une volonté clairement affirmée de ne réunir qu'un petit nombre d'élus — la plupart des sectes « éclatent » quand elles dépassent un certain nombre d'adhérents. Cette volonté va forcément de pair avec le refus d'une évangélisation concernant vraiment le monde entier : on parcourt certes toute la terre, mais c'est pour « arracher » à la perdition qui attend la grande masse quelques élus dispersés.

Si ces quelques points de définition sont vrais, alors il faut reconnaître que le mouvement adventiste ne mérite plus aujourd'hui ce vocable de secte. Il l'a certes été à son origine, et il est également vrai qu'il le demeure par certains côtés de sa doctrine, comme nous le verrons plus loin ; cependant ni dans ses rapports avec la société, ni dans ses relations avec les autres Eglises, ni dans son

organisation interne, l'Eglise adventiste n'a une attitude proprement sectaire¹.

En effet, nous l'avons vu au paragraphe précédent, le mouvement adventiste est solidement implanté dans le monde, remarquablement organisé, et dirigé d'une façon fort démocratique, par une « Conférence générale », sorte de synode représentant les diverses communautés du monde entier. Ses théologiens sont souvent des hommes de grande culture et très au courant des problèmes théologiques et culturels de notre temps; ses activités sociales ou pédagogiques témoignent d'un souci authentiquement évangélique de servir les hommes quels qu'ils soient; sa vie culturelle a perdu tout caractère anarchique: il est à peu près certain que si Ellen G. White revenait aujourd'hui et prétendait faire état de ses visions ou de ses prophéties, elle serait accueillie avec suspicion dans les communautés adventistes! Enfin sa doctrine et sa morale sont très strictement définies ainsi que sa discipline. Bref la plupart des caractères de la secte ont disparu des communautés adventistes qui s'apparentent de plus en plus à nos paroisses traditionnelles.

Il nous semble juste de signaler d'emblée ce fait important, car il détermine le sens même qu'il convient de donner à cette présentation du mouvement adventiste. Les critiques que nous formulerons tout à l'heure

¹ Ce jugement n'est pas celui du P. CHÉRY, dans *L'offensive des sectes*, p. 156-157, qui, très sévère à l'égard des adventistes, n'hésite pas à les qualifier de sectaires. Et pourtant, à la page 34, il assimile le mouvement adventiste plus à une « confession » qu'à une secte. L'embarras du savant dominicain est typique de la difficulté où nous sommes de porter à l'égard des adventistes un jugement clair.

à l'égard de telle ou telle doctrine contestable ou erronée ne devront jamais nous faire oublier que nous sommes en face d'un mouvement en pleine évolution et qui cherche sa voie. Entre la secte et l'Eglise, le mouvement adventiste hésite à choisir : aussi le « non » décidé que nous devons lui dire aujourd'hui encore ne ferme pas l'avenir et n'engage pas la réponse que nous donnerons demain peut-être, si Dieu le permet, à une Eglise adventiste définitivement épurée de ses origines et tendances sectaires et ouverte à l'esprit œcuménique.

I. HISTOIRE DU MOUVEMENT ADVENTISTE

I. INTRODUCTION

Le mouvement adventiste est à la fois un point d'aboutissement et de départ. Il représente en effet l'aboutissement de différentes tendances actives dans le protestantisme anglo-saxon du XIX^e siècle (tendances baptistes, revivalistes, apocalyptiques...) et le point de départ de toute une ligne sectaire, celle qu'on a pu grouper sous le terme d'« apocalyptique » (Témoins de Jéhova, Amis de l'Homme, certaines tendances pentecôtistes...). Tous ces groupes religieux ont en commun : une doctrine du baptême par immersion donné aux adultes seuls en signe de leur conversion, une attente tendue du retour du Christ, un moralisme rigide et un esprit de jugement très accusé envers les grandes Eglises traditionnelles.

Le XIX^e siècle a vu la naissance d'un grand nombre de sectes ; l'Eglise apostolique (1824), l'Assemblée des frères (darbystes) (1828), les Mormons (1830), l'Eglise adventiste (1844), l'Eglise néo-apostolique (1863), la

« Christian Science » (1866), les Témoins de Jéhova (1874), pour ne citer que les plus importantes. Or, chose notable, toutes ces sectes, sauf les Néo-apostoliques, sont nées en territoire anglo-saxon (Grande-Bretagne ou Etats-Unis). Peut-être cela est-il dû au fait que plus que tout autre pays, ces deux-là ont ressenti durement les grands bouleversements économiques et sociaux de la première moitié du XIX^e siècle? Epoque d'éclatement des structures traditionnelles, le XIX^e siècle est aussi le temps où les grandes Eglises sont mises en question de l'intérieur par des fidèles soucieux de vie spirituelle plus intense et plus authentique. Besoin de vie spirituelle et inquiétude quant à l'avenir sont à l'origine de la plupart des mouvements de « réveil » qui secouent l'Eglise de ce temps.

A cela s'ajoutent deux faits également importants : le développement de l'instruction publique et la diffusion de plus en plus grande de la Bible. Désormais chacun peut lire l'Écriture sainte directement. Malheureusement, cette diffusion ne s'accompagne pas d'une diffusion parallèle de bons commentaires propres à faire comprendre aux fidèles les difficultés du langage biblique. Dans ce climat surchauffé et angoissé, la Bible va paraître pour beaucoup le livre quasi magique qui donne toutes les solutions ; livrée sans défense aux mains de croyants peu préparés, la Bible va servir de justification absolue à toutes les élucubrations et à toutes les hérésies qui vont fleurir à cette époque.

Un point, tout particulièrement, va retenir l'attention des croyants inquiets de ce temps : l'affirmation du retour

du Christ. La prédication officielle des grandes Eglises ayant trop souvent — au nom de la raison — laissé de côté ce message d'espérance, cette redécouverte de l'attente eschatologique (c'est-à-dire du retour du Christ à la fin des temps) va produire un choc d'autant plus violent qu'on y était peu préparé.

Et c'est évidemment autour de cette « découverte » que beaucoup de chrétiens vont organiser toute leur foi et toute la révélation biblique: plus rien d'autre ne compte désormais que cette attente; malheur à ceux qui prêchent la prudence ou la modération, ils sont aussitôt traités d'hérétiques. Seuls les textes « prophétiques », et principalement les livres de Daniel et de l'Apocalypse, sont étudiés: ne parlent-ils pas un langage mystérieux que seuls les initiés peuvent comprendre?

Surgissant comme un puissant moteur affectif au milieu du moralisme sans chaleur des Eglises officielles, la prédication de la proche fin des temps allait animer de zèle et de foi un grand nombre de croyants. Malheureusement la plupart, emportés par leur élan, cherchèrent à en savoir toujours davantage, et, dans leur avidité de révélations particulières et précises, se tournèrent vers les prédicateurs les plus exaltés et les plus « documentés », et plus encore vers ceux qui pouvaient appuyer leur prédication sur des visions étonnantes ou spectaculaires.

C'est dans ce climat que devait naître et se propager rapidement la prédication adventiste de la seconde venue du Christ. On trouve à l'origine de cette prédication, un homme: W. Miller.

2. WILLIAM MILLER

« Un simple cultivateur, âme droite et loyale, qui était venu à douter de l'autorité des Ecritures, mais qui désirait sincèrement connaître la vérité, tel est l'homme que Dieu choisit pour lancer la proclamation de la seconde venue de Jésus-Christ », voilà le portrait de W. Miller dessiné par Ellen G. White, la fondatrice de l'Eglise adventiste du septième jour.

Né en 1782, ce fermier du Massachusetts était d'origine baptiste. Esprit intelligent et inquiet, il subit tout d'abord l'influence des idées déistes, de Voltaire particulièrement. Il reste cependant en contact étroit avec son Eglise d'origine et il lui arrive même parfois de lire le sermon en l'absence du pasteur. C'est à l'occasion de l'un de ces remplacements qu'il éprouve pour la première fois — en septembre 1816 — le sentiment de la présence vivante du Seigneur. Ce sentiment a pour conséquence immédiate une revalorisation radicale des Saintes Ecritures qu'il avait jusque-là délaissées. Pendant les deux années qui suivent, il s'applique à l'étude de la Bible. Il mène cette étude seul et méthodiquement, en cherchant à éclairer un passage par un autre.

Au terme de cette étude, en 1818, il arrive à la conviction que Jésus-Christ devait revenir en 1843, soit 25 ans plus tard. Son calcul était basé sur des textes du livre de Daniel (chap. 8 et 9) complétés par quelques passages de l'Apocalypse. Daniel 8. 5-14 annonce les catastrophes

qui vont fondre sur Jérusalem, tribulations qui dureront « 2300 soirs et matins ». W. Miller traduit ces « soirs et matins » en années, et, admettant qu'il convient de compter ces années à partir de l'an 457 avant J. C. — en fonction de la prophétie de Daniel 9. 24, où Miller voit une allusion à l'édit d'Artaxerxès I autorisant les Juifs à reconstruire Jérusalem — il arrive donc à 1843 ($457 + 1843 = 2300$). C'est donc en 1843 que Jésus-Christ devait revenir pour « purifier le sanctuaire » (Dan. 8. 14).

Miller garde tout d'abord cette découverte pour lui : il n'en fait part qu'à quelques proches amis. Jusqu'en 1831 il attend un signe de Dieu l'appelant à communiquer au monde « les vérités qu'il avait découvertes dans la Bible ». Il voit ce signe dans une demande qui lui est faite de prêcher sur le retour du Christ ; dès ce moment son ministère public commence.

Rapidement sa prédication rencontre un écho considérable, de plus en plus considérable à mesure que l'année fatidique de 1843 s'approchait. Débordant d'activité, Miller réunit des auditoires immenses, organise des « camp-meeting » — 120 durant la seule année 1842-43, groupant plus de cinq cent mille auditeurs — et fait retentir la prédication adventiste jusque dans les grandes villes (Boston et New-York particulièrement). Avec lui travaille toute une équipe de collaborateurs, parmi lesquels plusieurs pasteurs, dont J. Himes qui lança en 1840 la revue *Signes des Temps*, J. Litch et Ch. Fitch, l'éditeur d'un autre journal adventiste, *Le second avènement du Christ*, et quelques laïcs consacrés, comme cet ex-capitaine de navire, Joseph Bates.

Parallèlement à l'effort oral, le mouvement adventiste met sur pied une remarquable entreprise de diffusion par la presse et l'imprimé — ce trait restera marqué dans l'histoire du mouvement adventiste où l'on utilise surabondamment les traités de tout genre pour diffuser la « vérité ».

Mais 1843 arrive sans amener le retour du Seigneur. William Miller refait ses calculs et s'aperçoit qu'il n'a pas tenu compte du calendrier juif, pour qui l'année va du printemps au printemps, et il fixe définitivement la date du retour du Christ pour le jour juif de la fête des Expiations (Lévitique 16), soit le 22 octobre 1844.

L'année 1844 se passe dans une attente fiévreuse. A ce moment les autres Eglises condamnent la prédication de Miller (en particulier les Eglises méthodistes et baptistes). Miller et ses disciples se groupent alors dans une Eglise séparée, mais sans donner à cette dernière d'organisation propre. C'est de cette époque également que date le nom d'« adventiste » donné aux adeptes de Miller, du mot latin *adventus*, la venue, l'arrivée.

Le 22 octobre 1844, ce sont plus de 50 000 fidèles qui attendent ardemment le moment où Jésus va apparaître. Leur déception fut amère; le lendemain le mouvement se désagrège: « Les brebis sont dispersées et le Seigneur n'est pas venu », écrit à Miller le pasteur Lich. Miller lui-même, profondément désappointé, n'abandonna pas sa foi au retour du Christ mais confessa humblement qu'il avait fait de faux calculs.

De l'imposant troupeau réuni la veille du 22 octobre, seul un petit nombre reste encore groupé autour d

W. Miller. Une partie s'en sépare ensuite pour former, sous le nom d'*Adventistes évangéliques* une nouvelle secte qui, tout en gardant une foi vivante dans le retour du Christ, refuse d'en fixer la date (ils sont actuellement quelques milliers aux Etats-Unis). De cette branche est issue le mouvement des *Adventistes chrétiens* (en 1856) qui croient à l'immortalité conditionnelle et refusent la doctrine du châtement éternel des réprouvés.

Quant au reste de ce petit troupeau, il semblait être condamné à disparaître peu à peu, plus s'éloignait la date fatidique de 1844, lorsque subitement tout rebondit. Mais à partir de ce moment-là W. Miller quitte le devant de la scène, cesse pratiquement toute activité publique et meurt en 1849 à l'âge de 68 ans.

3. ELLEN G. WHITE (1827-1915)

Tout rebondit en effet grâce surtout à une jeune femme: Ellen G. White. C'est elle avant tout qui va donner au mouvement adventiste désesparé une confiance nouvelle et un nouveau départ. C'est elle encore qui, grâce à son ascendant personnel extraordinaire et à sa foi brûlante appuyée sur des visions nombreuses et étonnantes, donnera à l'Eglise adventiste du septième jour son visage précis, sinon définitif.

D'origine méthodiste, Ellen Gould Harmon — c'est en 1846 qu'elle épousera un jeune prédicateur adventiste James White — avait été baptisée par immersion à l'âge

de 13 ans à la suite d'une campagne de réveil. Là, elle s'était convertie aux idées de W. Miller et avait attendu avec confiance le retour du Christ en 1844.

C'est à l'âge de 17 ans déjà — en décembre 1844, soit deux mois après la grande désillusion — qu'Ellen Harmon eut sa première vision: il lui était révélé et décrit les souffrances que devraient endurer les adventistes sur les chemins de la Cité céleste ainsi que la mission propre dont le Seigneur la chargeait auprès de ses frères. Dès ce moment elle se considère comme « la messagère du Seigneur » et jusqu'à sa mort — à 88 ans — elle allait consacrer tout son temps et toutes ses forces à la consolidation et à l'organisation du mouvement adventiste, dont on peut dire à juste titre qu'elle en a été la véritable fondatrice.

Dans une autre de ses nombreuses visions, il lui fut ensuite révélé — idée que dès le 23 octobre 1844 un autre adventiste nommé Hiram Edson avait eue — que la « purification du sanctuaire » avait bel et bien eu lieu le 22 octobre 1844, mais pas sur la terre: au ciel. Jésus-Christ était ce jour-là entré dans le lieu très-saint — jusqu'alors, il n'avait officié que dans le lieu saint. Il y avait commencé un immense travail consistant à faire passer en jugement tous les morts avant de décider de leur sort éternel. Cette œuvre terminée, le cas des vivants serait pris en considération; alors la fin serait proche.

On comprend que cette manière d'interpréter la prophétie de W. Miller ait été rapidement adoptée par les milieux adventistes: elle leur permettait de sauver

la face tout en maintenant le principal de leur doctrine. Il s'était donc bien passé quelque chose, mais de manière invisible, puisque le sanctuaire dont parle le livre de Daniel n'était pas sur terre mais au ciel.

Solution élégante certes, mais arbitraire puisqu'elle reposait bien davantage sur l'autorité des visions d'Ellen White que sur des textes bibliques ; on citait bien certains passages de l'Épître aux Hébreux mais d'une manière tellement discutable qu'en effet cela fut discuté. Aussi — c'est Ellen White elle-même qui le dit — une grande majorité d'adventistes « refusa la vérité concernant le sanctuaire et la loi de Dieu ». Il lui fallut toute sa puissance de conviction, qui était grande, pour triompher de ces obstacles. Aussi, à partir de ce moment, prend-elle effectivement la tête de tout le mouvement, s'appuyant sur ses visions ou ses révélations pour régler la plupart des points en litige ou des problèmes d'organisation pratique.

Ainsi se trouvait affirmé le *premier point fondamental et original de l'adventisme* : la doctrine de la *purification du sanctuaire céleste* débutant en 1844.

A ce premier élément vint s'en joindre très rapidement un *second* : *l'observation du sabbat*. A vrai dire cette « vérité » avait déjà été prêchée par tout un groupe de baptistes américains (entre 1840 et 1844), groupe animé par une femme, Mrs. Preston, laquelle devint adventiste en 1844. Par l'entremise de J. Bates, membre influent du mouvement adventiste, James White, puis sa femme dès 1846, furent convaincus du bien-fondé de cette opinion. Par bonheur, celle-ci fut aussitôt confirmée par

une vision dans laquelle Ellen White « aperçut, dans le sanctuaire céleste, les tables de la loi, et sur ces tables, le quatrième commandement entouré d'une auréole resplendissante »¹.

« Dès lors, la vérité du sabbat devint un des principaux points de doctrine des adventistes. Leurs connaissances s'accroissaient graduellement par de nouvelles lumières. C'était tout d'abord l'attente du retour du Christ. A cela vint s'ajouter l'Esprit de prophétie (manifesté en Ellen G. White), puis une nouvelle clarté illumina la question du sanctuaire, et l'on comprit enfin l'importance d'observer le véritable jour de repos.

Voilà quelques résultats auxquels les adventistes étaient arrivés vers la fin de l'année 1846 ou le début de 1847. Le pasteur James White et sa femme travaillèrent alors sans relâche pour unir les éléments dispersés de ce mouvement fondé par Dieu, éliminer les tendances fanatiques et imprimer à l'œuvre une croissance saine et bien équilibrée.² »

On le voit, le rôle joué par Ellen G. White fut considérable; les adventistes eux-mêmes ne s'y sont pas trompés: non seulement ils admirent leur « fondatrice » mais encore ils réclament de leurs adhérents qu'ils reconnaissent que l'« esprit de prophétie », signe distinctif de l'Eglise du « reste », a été manifesté dans la vie et le ministère d'Ellen G. White (*Manuel d'Eglise*, article 20 des croyances fondamentales).

¹ R. GERBER, *Le mouvement adventiste*, p. 65.

² *Ibid.*, p. 65.

4. DÉVELOPPEMENTS ULTÉRIEURS

Le mouvement était ainsi relancé et fondé sur des bases solides. Ces bases font d'ailleurs bien apparaître les caractères particuliers de l'adventisme originel : prédication de type « apocalyptique » (c'est-à-dire tournée vers la « fin des temps » dont on cherche à décrire tout le scénario), et dont la nouveauté, par rapport aux doctrines chrétiennes traditionnelles, doit être confirmée, sinon par les faits — ceux-ci ayant démenti avec désinvolture les prophéties de W. Miller — tout au moins par des « preuves » extérieures à la Bible, c'est-à-dire ici les visions et enseignements d'Ellen White.

Deux éléments se heurtent au sein de l'adventisme : un élément novateur, la doctrine de la purification du sanctuaire, et un élément conservateur, l'observation du sabbat qui fait revenir l'Eglise en plein Ancien Testament. Ces deux éléments se trouvèrent rapidement en tension. Si, sur le plan de la doctrine, on réussit à les coordonner, sur le plan de la vie pratique c'est assez rapidement l'élément conservateur qui l'emporta. Pour une raison bien simple d'ailleurs, à savoir que c'est avant tout par l'observation du sabbat que les adventistes se désignent les uns aux autres et surtout aux yeux des autres chrétiens. Par cette observation scrupuleuse du samedi, ils s'affirment en face des autres confessions chrétiennes d'une manière beaucoup plus visible que par leur foi en la purification du sanctuaire. Il semble

bien qu'aujourd'hui les adventistes laissent un peu de côté cette doctrine étrange du sanctuaire pour insister fortement sur l'observation du sabbat et sur le comportement moral de leurs membres.

Quant aux principaux stades de développement du mouvement adventiste, ils furent les suivants : en 1853, on accrédite officiellement des prédicateurs reconnus par le mouvement en leur remettant une carte les recommandant au bon accueil des croyants adventistes ; en 1859, on adopte pour subvenir aux besoins de l'Eglise la « libéralité systématique basée sur le principe de la dîme » ; en 1860, James White fait voter le principe que l'Eglise doit s'organiser conformément aux lois pour pouvoir posséder des biens ; en 1861, un nom définitif est adopté pour le mouvement : ce sera celui d'« Eglise des adventistes du septième jour », et une société d'éditions est aussitôt fondée sous ce nom ; en 1863, on décide de la création de « la Conférence générale », organe central et directeur de l'Eglise et de ses diverses « conférences » (communautés) locales. Plus tard le système se diversifia encore au gré des besoins nouveaux (nous en dirons deux mots au chapitre de l'organisation du mouvement, cf. page 37).

L'expansion géographique du mouvement se fait d'abord aux Etats-Unis : en 1875, tous les Etats sont touchés. Puis c'est le tour de l'Europe où l'adventisme pénètre par la Suisse et l'Italie (vers 1860). De 1870 à 1889, c'est au tour de la Roumanie, de l'Allemagne, de la France, de la Scandinavie, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande d'être touchées. Viennent ensuite le Canada,

la Russie, Hawaï, l'Australie, le Pacifique Sud, la Chine, la Guyane (vers la fin du siècle). Aujourd'hui la plupart des pays du globe ont été atteints, les derniers en date étant les îles portugaises et Curaçao (entre 1930 et 1939).

Telles sont, brièvement décrites, les principales étapes de l'histoire et du développement du mouvement adventiste. Il est temps maintenant d'en définir plus systématiquement la doctrine.

II. LES DOCTRINES ADVENTISTES

I. LES CROYANCES FONDAMENTALES

Pour cette présentation, nous suivrons de très près le texte officiel de l'Eglise adventiste, tel qu'il nous est donné par le *Manuel d'Eglise*, chap. 2, p. 17 à 24 de l'édition française de 1954.

1. L'Ecriture sainte est l'unique règle de foi.
2. Dieu est Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.
3. Jésus-Christ est le Fils divin du Père.
4. Le salut est acquis par la foi en Jésus-Christ.
5. Le baptême succède à la conversion; il est donné par immersion.
6. Toute la volonté de Dieu en ce qui concerne nos devoirs moraux est exprimée par la loi des dix commandements.
7. Le quatrième commandement exige l'observation du sabbat.
8. Ce n'est cependant pas par l'obéissance à la loi que l'homme est sauvé, mais par la grâce qui est en Jésus-Christ, mort pour nous. L'homme sauvé est régénéré

par le Saint-Esprit et rendu ainsi apte à l'obéissance : tout le mérite en revient à Dieu.

9. Dieu seul est immortel. L'immortalité ne sera conférée aux hommes que lors de la seconde venue du Christ, et aux fidèles seulement.

10. Tous les hommes, dans l'attente du retour du Seigneur, demeurent dans leur tombeau dans l'état d'inconscience.

11. Les justes ressusciteront à la venue du Seigneur, les injustes 1000 ans plus tard (doctrine du millénium).

12. Aux derniers jours les impénitents seront anéantis (l'enfer n'existe pas). L'univers sera purifié du péché et des pécheurs.

13-16. Depuis 1844, Jésus est entré dans le lieu très-saint du sanctuaire et l'a purifié. Cette purification « représente une enquête ou un jugement portant d'abord sur les morts et ensuite sur les vivants ». Ainsi Jésus détermine-t-il ceux qui sont dignes de participer à l'Eglise fidèle (doctrine de la purification du sanctuaire).

17. Les disciples du Christ doivent vivre d'une manière conforme à leur destination dernière ; ils doivent se caractériser par une piété sincère, une moralité stricte, des vêtements modestes, une nourriture simple, une abstention absolue de toute boisson enivrante, du tabac ou des narcotiques.

18. Le croyant doit se conformer au principe de la dîme (la dixième partie de son revenu donnée pour le « soutien de l'Évangile »).

19. Le don de l'Esprit de prophétie, manifesté dans la vie et le ministère d'Ellen G. White, est un des signes

distinctifs de l'Eglise du « reste » (c'est-à-dire de l'Eglise fidèle des derniers temps).

20. La seconde venue du Christ est la grande espérance de l'Eglise. Jésus reviendra d'une manière personnelle et visible. Ce retour sera précédé, accompagné et suivi de la résurrection des morts.

21. Jésus régnera 1000 ans avec les saints au ciel. A la fin de ce temps ils descendront sur terre et la destruction des méchants et de Satan s'accomplira alors.

22. La terre, revenue à la beauté édénique (d'avant la « Chute », selon Genèse 1 et 2) sera la demeure éternelle des élus.

2. QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE CES CROYANCES FONDAMENTALES

Il va sans dire que bon nombre des points de cette déclaration de foi adventiste sont en parfait accord avec l'enseignement biblique et avec la tradition théologique chrétienne. Il est donc inutile de nous y attarder puisque ce ne sont pas ces points qui distinguent l'adventisme des autres Eglises.

A l'opposé, trois points de cette déclaration soulèvent immédiatement de graves réserves et posent de sérieuses questions. Ce sont les doctrines de l'observation du sabbat, de la purification du sanctuaire et de la place occupée par Ellen G. White. Ces points sont suffisamment importants pour que nous y consacrons tout le chapitre prochain (III, p. 43).

Enfin, entre ces deux extrêmes, l'adventisme confesse certaines doctrines — qu'il partage d'ailleurs avec d'autres sectes ou confessions chrétiennes — qui sont absolument fausses sont placées par eux dans une perspective qui en dénature profondément la portée. Nous consacrerons ce paragraphe à l'examen rapide de ces quelques points et aux réponses qu'il convient de faire en ce domaine à la doctrine adventiste.

a) *Le baptême*

Nous l'avons vu, pour les adventistes, le baptême « succède à la conversion et au pardon des péchés » et « témoigne de la foi en la mort, l'ensevelissement et la Résurrection de notre Seigneur » (article 5). Le baptême est donc un signe témoignant que l'homme qui le reçoit est bien un converti et un fidèle. Il vient en quelque sorte ratifier, confirmer une décision humaine de conversion. En un sens donc la validité du baptême dépend totalement de l'homme même qui en est l'objet; en fait il ne donne rien de plus au croyant, qui pourrait fort bien s'en passer sans dommage. Le sacrement est ainsi « vidé » de tout contenu réel, il est un pur symbole.

Certes le Nouveau Testament nous enseigne que le croyant est engagé dans et par son baptême et qu'il n'est pas passif dans cette affaire. Mais surtout il nous apprend que le baptême est en réalité un acte dont Dieu prend l'initiative et par lequel le croyant est réellement uni à la mort et à la résurrection du Christ (Rom. 6). Par le Sain

Esprit, tout le mérite de la mort et de la résurrection du Christ est transmis au baptisé. Il faut que le baptisé acquiesce, aujourd'hui ou plus tard — dans le cas de baptêmes d'enfants de parents chrétiens — à l'œuvre de Dieu en Jésus-Christ: le baptême n'est pas un rite magique. Mais jamais le Nouveau Testament ne fait dépendre la validité du baptême de l'homme qui le reçoit; au contraire, c'est la seule grâce du Christ qui est opérante, cette grâce qui toujours nous précède. Comment expliquer autrement le fait que dans l'Eglise primitive le baptême est toujours donné au tout début de la vie chrétienne, à des hommes qui viennent d'entendre parler du Christ et qui, sans le connaître vraiment encore, le reconnaissent comme leur Sauveur? La hâte, apparemment imprudente, des apôtres ou des évangélistes à baptiser les hommes touchés par leur prédication semble bien signifier que pour eux le baptême était bien plus qu'un simple signe de conversion ou un symbole de leur foi, mais qu'il était authentiquement un don de Dieu, source de force spirituelle et d'enracinement en Christ. Les adventistes ont sans doute mal lu des textes comme *Actes* 2. 37-38; 8. 12, 13, 38; 9. 18, *Romains* 6. 3-7; *Colossiens* 2. 12-13; *Tite* 3. 5-7...

C'est finalement mépriser la grâce de Dieu que de réduire le baptême à un « rite... qui succède à la conversion ». D'ailleurs, qui peut être juge de la « conversion » d'un homme, sinon Dieu lui-même? A tellement regarder le baptisé, n'oublie-t-on pas de regarder celui qui agit dans le baptisé par le baptême, Dieu? Au moment où précisément, par son baptême, l'homme est appelé à se

détourner de lui-même, n'est-ce pas une infidélité grave que de continuer à contempler l'homme pour juger s'il est « digne » du baptême?

La preuve de ce mépris de la grâce de Dieu active dans le baptême nous est donnée sans doute possible par la pratique courante, dans l'Eglise adventiste, du rebaptême. « ... Il est admis qu'un nouveau baptême est désirable dans tous les cas. ¹ » Tout nouveau converti, quelles que soient ses origines religieuses, doit être rebaptisé; il en va de même d'un ancien adventiste devenu indifférent et demandant sa réintégration dans l'Eglise.

C'est admettre explicitement que le baptême célébré dans les autres Eglises chrétiennes n'est pas « valable » que Dieu n'y était point présent ni actif. C'est dire clairement aussi que la miséricorde et la grâce de Dieu ne peuvent agir qu'en des hommes convertis, et qui plus est, convertis à l'adventisme, dans le cadre défini par cette Eglise!

Il y a là une très sérieuse altération de l'enseignement biblique. Notons pour être équitable que les adventistes n'ont fait ici que suivre la tradition baptiste.

Quant au fait que le baptême soit donné par immersion c'est à nos yeux un élément secondaire sur lequel il n'est nul besoin de nous attarder ².

¹ *Manuel d'Eglise*, p. 57.

² Pour de plus amples renseignements sur la doctrine biblique du baptême, on consultera avec fruit les ouvrages de F. J. LEENHARDT, *Le baptême chrétien*, et O. CULLMANN, *Le baptême des enfants*, Cahiers théologiques 4 et 19/20, Neuchâtel et Paris, 1944 et 1948.

b) *La fin des temps*

L'importance donnée à cette question par l'enseignement adventiste s'explique fort bien par les conditions mêmes de la naissance du mouvement. Il faut même ajouter que c'est légitimement que les adventistes insistent sur l'espérance du retour du Christ: cette espérance, trop souvent oubliée ou laissée de côté dans la prédication des grandes Eglises, est une réalité vivante dont s'est nourrie l'Eglise primitive.

Mais force nous est d'ajouter tout aussitôt que l'espérance des adventistes est moins pure que celle de l'Eglise primitive. Celle-ci attendait son Seigneur, peu lui importait finalement de quelle manière le Seigneur reviendrait — les quelques tentatives d'explication que l'on trouve ici ou là dans le Nouveau Testament ont pour but de fortifier la *foi* des fidèles et non de satisfaire leur *curiosité*; d'ailleurs ces textes sont plus souvent obscurs que révélateurs! Les premiers adventistes, eux, ne se sont pas contentés d'attendre avec confiance, ils ont voulu en savoir davantage, en savoir le plus possible sur le « comment » de cette venue. Sans doute convient-il de nuancer ce jugement; cependant leur déclaration de foi est très précise sur ce point, elle nous décrit avec minutie tout le « scénario » de la fin des temps:

1. Le Christ revient en gloire; ce retour est actuellement tout proche, mais les adventistes se refusent — c'est tout à leur honneur — d'en fixer la date.

2. Les justes ressuscitent.
3. Les saints alors vivants sont transformés.
4. Tous montent au ciel où ils vivent dans la gloire pendant 1000 ans.
5. Pendant ce temps, Satan est lié sur la terre, terre vide et dévastée.
6. A la fin de ces 1000 ans, les impies ressuscitent alliés à Satan, s'efforcent de renverser le règne de Dieu. Ils sont finalement vaincus. Voici la description, Ellen G. White, de cette victoire divine, un exemple typique de cette littérature d'imagination propre à satisfaire les curiosités les plus aiguës: « Un trône céleste descend d'après de Dieu. La terre se brise. Les fléaux qu'elle recèle sont tirés de son sein. Des flammes dévorantes jaillissent par toutes les fissures du sol. Les rochers eux-mêmes deviennent incandescents. Il est venu le jour ardent comme un four. Les éléments sont liquéfiés par la chaleur, la terre aussi, et les œuvres qu'elle renferme sont consumées. La surface de la terre ressemble à une masse en fusion — un vaste lac de feu. C'est le temps du jugement et de la perdition des hommes impies... Quelques-uns sont détruits instantanément, d'autres souffrent plusieurs jours. Chacun est puni selon ses œuvres. Satan étant tenu responsable des péchés des justes, il souffre non seulement pour sa rébellion, mais aussi pour les péchés du peuple de Dieu, dont il a été l'instigateur... ¹ »

¹ Cité par A. VAUCHER dans *L'histoire du salut*, p. 401.

Après cela, la nouvelle Jérusalem descend du ciel sur une terre restaurée dans sa beauté première. C'est en effet sur la terre que s'instaure dès lors le règne éternel du Père.

On le voit : il se mêle aux thèmes fondamentaux du Nouveau Testament sur le retour du Christ beaucoup de curiosité humaine et de spéculations arbitraires. Ce curieux mélange nous rend plus méfiant qu'enthousiaste.

Il faut ajouter qu'il est abusif de faire reposer toute cette doctrine sur le seul livre de l'Apocalypse, complété par quelques versets épars sortis de leur contexte. Et pourquoi ? Parce que précisément le livre de l'Apocalypse n'a pas la prétention d'être une description exacte, un reportage photographique de la fin des temps. Au contraire, ce livre est une prédication imagée adressée à l'Eglise pour qu'elle demeure fidèle sous la persécution : l'Eglise n'a rien à craindre des déchaînements des autorités romaines, Christ a déjà vaincu, il vient bientôt pour achever sa victoire.

Le langage de l'Apocalypse utilise tout un matériel d'images, de symboles, très clairs pour les chrétiens de son temps habitués à ce genre de littérature, mais très obscurs pour nous, formés à une tout autre école de pensée. C'est un langage à clés, propre à égarer les ennemis du christianisme, un langage bourré d'images et de chiffres symboliques qui demandent à être interprétés, et qui n'ont jamais eu la prétention de décrire la réalité du mystère de Dieu.

Il est d'ailleurs curieux de constater que les théologiens adventistes admettent tout à fait, pour certaines

des images de l'Apocalypse, cette nécessité de traduction, d'interprétation, ce caractère symbolique du langage. Mais pourquoi s'arrêtent-ils en si bon chemin? Pourquoi, sur certains points cessent-ils d'interpréter pour se contenter de répéter? Pourquoi par exemple croire à la matérialité des chaînes de Satan (Apoc. 20. 3), des 1000 ans qui doivent séparer les deux résurrections (20. 5) et admettre que la femme enveloppée de soleil d'Apoc. 12. 1 est une image symbolique sans réalité? Et si l'on admet le scénario de l'Apocalypse d'une façon littérale, alors pourquoi refuser de croire à l'enfer éternel dont il est question au chap. 20. 10? On pourrait multiplier les exemples de cette contradiction de l'interprétation adventiste. Mais il suffit, l'important n'étant pas là mais bien plutôt dans l'état d'esprit qui peut pousser des croyants à faire ce genre de spéculations.

Disons enfin que reconnaître que l'Apocalypse fait partie d'un genre littéraire particulier et réclamer qu'on l'interprète en fonction de ce que l'on sait de ce genre littéraire n'est pas minimiser l'enseignement de ce livre biblique; c'est au contraire lui donner sa juste place dans l'Eglise en lui permettant de nous transmettre, à nous qui ne sommes plus des chrétiens du second siècle, son message d'espérance invincible et vivante. Ce que l'Apocalypse nous apprend, en accord d'ailleurs avec tout le Nouveau Testament, c'est que nulle force au monde, nulle puissance politique ou idéologique, ne pourra l'emporter sur l'Eglise du Seigneur victorieux; c'est que ce Seigneur, crucifié à Jérusalem, règne aujourd'hui

d'hui dans la gloire ineffable de Dieu et qu'il vient bientôt pour réconcilier définitivement toutes choses avec Dieu; c'est que l'espérance de la foi triomphe de toutes les persécutions de tous les Nérons passés, présents ou futurs. Lire l'Apocalypse c'est recevoir tout le courage nécessaire pour vivre dans le présent — et non pas nager en plein rêve mystique; c'est recevoir l'assurance que rien ne pourra jamais nous séparer du Seigneur Jésus-Christ.

3. L'ORGANISATION INTERNE

Après avoir décrit et partiellement critiqué la doctrine adventiste, il faut dire quelques mots de l'organisation interne de l'Eglise adventiste.

Si l'on suit le plan du *Manuel d'Eglise*, on trouve tout d'abord — après l'énoncé des doctrines fondamentales — un chapitre consacré à l'*ecclesiologie* (conception de l'Eglise).

L'Eglise adventiste est organisée selon « des principes divins ». Un long plaidoyer pour l'organisation de l'Eglise nous rappelle en passant que ce n'est pas sans peine que l'on admit au siècle dernier son principe même : les tendances sectaires anarchistes des débuts du mouvement ne se plièrent que malaisément à cette nécessité. L'Eglise adventiste se reconnaît régie par un système de type presbytérien, « où le gouvernement de l'Eglise est partagé entre les membres de l'Eglise locale et une assemblée formée de représentants des diverses Eglises...

et où pasteurs et ministres sont égaux entre eux »¹. est organisée selon les paliers suivants: tout d'abord l'Eglise locale, puis la fédération qui est la réunion de plusieurs Eglises, puis l'union, qui groupe plusieurs fédérations d'un ou deux pays, puis la division (on compte treize pour le monde), enfin la Conférence générale.

Cette Eglise comporte divers *ministères*: il y a les pasteurs, les anciens (chefs religieux de l'Eglise locale en l'absence du pasteur), le directeur de l'Eglise (nommé lorsqu'on ne trouve personne qui soit assez qualifié pour être un ancien), le diacre (chargé de la gestion des biens de l'Eglise), le secrétaire, le trésorier.

La vie culturelle de la communauté est centrée sur le *service du sabbat*, culte d'un type très proche de ce qui sont célébrés dans nos églises protestantes. Le *service de communion* est organisé une fois par trimestre. Il comprend, en plus du service de sainte cène, le lavement des pieds, symbole de l'humilité demandée à tous ceux qui veulent s'approcher du Christ. La cène où seuls du pain et du vin non fermentés peuvent être employés pour représenter dignement la pureté de l'« Agneau sans tache », est comprise d'une manière symbolique: elle est un mémorial de la Passion du Christ. « Quand nous prenons le pain et le vin, symboles de son corps rompu du Christ et de son sang répandu, nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer, par la pensée, le souvenir de la communion célébrée dans la chambr

¹ *Manuel d'Eglise*, p. 32.

haute.¹ » On peut douter, en lisant une telle définition de la cène, que le Christ se donne réellement aux siens par les signes du pain et du vin, comme il le promet lui-même : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Pour les adventistes rien n'est au fond réellement donné au croyant par la cène, celle-ci n'étant qu'une sorte de cérémonie du souvenir, imitant le dernier repas de Jésus. Par la cène le croyant peut évoquer le souvenir du Jésus de l'histoire, il ne communie pas au Seigneur vivant aujourd'hui. Une telle doctrine de la sainte cène est peut-être « protestante », elle n'est pas « réformée », car, comme le disait Calvin : « C'est à bon droit que le pain est nommé corps, puisque non seulement il nous le représente, mais aussi nous le présente » (*Petit traité de la sainte cène*).

Les *activités* de l'Eglise sont : l'école du sabbat — sorte d'école du dimanche mais élargie à toute la communauté ; la société des missionnaires volontaires — mouvement de jeunesse ; les réunions de parents... Des pages et des pages sont consacrées dans le *Manuel d'Eglise* à définir jusque dans ses moindres détails l'organisation de tous ces groupements ; toute spontanéité semble avoir été bannie de la vie paroissiale des communautés adventistes.

Venons-en maintenant au très important chapitre consacré aux « normes de la vie chrétienne », c'est-à-dire à *la morale* adventiste. Force nous est de constater que cette morale est assez rigoureusement légaliste — malgré

¹ ELLEN WHITE, in *Manuel d'Eglise*, p. 104.

les dénégations des théologiens adventistes ! Voici quels sont les devoirs du chrétien :

- a) L'étude de la Bible et la prière.
- b) La collaboration loyale avec les autorités politiques de son pays. (Aucune tendance anarchiste chez les adventistes comme c'est le cas chez les Témoins de Jéhova.)
- c) L'observation rigoureuse du sabbat.
- d) Le respect du lieu de culte.
- e) La conformité aux lois de la santé : « ... l'appétit doit rester sous notre contrôle. La santé est assurée par l'observation intelligente des principes de l'hygiène en ce qui concerne l'air pur, la ventilation, un vêtement rationnel, la propreté, des exercices appropriés et des récréations, un sommeil et un repos suffisants, un régime sain et adéquat... Les fruits, les céréales, les oléagineux et les légumes préparés d'une manière simple, constituent avec le lait ou la crème, le régime le plus sain. ¹ »
- f) Un habillement décent : « Autant que possible, que le vêtement soit de bonne qualité, de couleur seyante et convenable. Il devrait être choisi de manière à durer plutôt qu'à frapper les regards. Notre habillement devrait être empreint de beauté, de grâce modeste, de simplicité. ² »
- g) Une vie faite de simplicité.
- h) Un contrôle serré de ses lectures et de ses distractions : le cinéma et la danse sont interdits.

¹ *Manuel d'Eglise*, p. 191-192.

² *Ibid.*, p. 193.

Cette énumération, où se côtoient les réalités les plus profondes de la vie spirituelle et les conseils d'hygiène vestimentaire, fait une curieuse impression. La Bible, habilement sollicitée, couvre le tout et devient — après tant d'autres choses — le premier manuel de morale alimentaire. La lecture de ces pages graves nous plonge à vrai dire plus dans un monde anglo-saxon où des comités de dames sévères vous envoient directement en enfer si vous avalez un bifteck que dans le monde joyeux et libre du Nouveau Testament, où la louange de Dieu s'exprime aussi par l'acceptation détendue de soi-même et des biens dont Dieu nous comble. L'enseignement biblique est formel : « ... que personne ne s'avise de vous critiquer sur des questions de nourriture et de boisson... » (Col. 2. 16); « je le sais, j'en suis certain dans le Seigneur Jésus, rien n'est impur en soi... » (Rom. 14. 14); « car tout ce que Dieu a créé est bon et aucun aliment n'est à proscrire, si on le prend avec action de grâces » (1 Ti. 4. 2-5); « ce que Dieu a purifié, ne le dis pas souillé » (Actes 10. 15). Rappelons cette solennelle mise en garde de Jésus lui-même : « Ecoutez-moi tous et comprenez-moi bien ! Il n'est rien d'extérieur à l'homme qui, pénétrant en lui, puisse le rendre impur, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur » (Marc 7. 14-23).

Enfin, un chapitre est consacré à la *discipline ecclésiastique*. Celle-ci, très élaborée, peut aboutir à l'exclusion d'un membre coupable et impénitent. C'est l'Eglise locale dans son ensemble qui prend les décisions dernières. Quatre motifs d'exclusion sont prévus : la perte

de la foi dans les doctrines fondamentales de l'adventisme; la violation flagrante de la loi de Dieu; le refus de se soumettre à la discipline de l'Eglise; l'usage de la fabrication et la vente de boissons alcooliques ou de tabac.

Telles sont, présentées sur la base des textes adventistes eux-mêmes, les principales doctrines et pratiques adventistes du septième jour. Il est temps d'en faire maintenant la critique.

III. QUE PENSER DES ADVENTISTES ?

I. REMARQUES PRÉLIMINAIRES

L'Eglise des adventistes du septième jour ne mérite certainement pas le rejet pur et simple que l'on se doit d'opposer à tant d'autres mouvements sectaires. A bien des égards elle doit être considérée comme une authentique Eglise chrétienne; rappelons pour mémoire son attachement décidé à la Bible, son refus — tout au moins théorique — de n'y rien ajouter; la disponibilité étonnante de ses membres; la qualité éminente de ses œuvres sociales et médicales¹; le rayonnement personnel de beaucoup d'adventistes qui n'ont certes pas le visage fermé et fanatique des « sectaires » habituels.

A l'actif de l'adventisme contemporain, notons encore son souci de se distancer de certaines doctrines ou

¹ En 1959, dans l'ensemble du monde, l'Eglise adventiste dirigeait des sanatoria, hôpitaux, dispensaires, etc., au nombre de 210 employant 440 médecins ou internes et 2751 gardes-malades.

pratiques aberrantes professées, aux temps héroïques par certains de leurs pères ¹.

Nous avons déjà dit dans notre Introduction générale pourquoi, sur le plan des faits extérieurs, sociologiques, l'adventisme ne pouvait plus être considéré comme une secte. Cette affirmation s'est vérifiée sur le plan des doctrines et de la vie pratique: là aussi le mouvement adventiste est à mi-chemin entre la secte et l'Eglise.

Par son refus de tout œcuménisme, son assurance d'être la seule Eglise véritable et fidèle, son interprétation fantaisiste de certains textes bibliques, la place particulière reconnue à Ellen G. White, son moralisme puritain, mi-«hygiénique», le mouvement adventiste est et demeure sectaire.

Mais, par son attachement à la Bible, son souci de demeurer le plus possible enraciné dans la tradition théologique protestante-réformée, sa vie culturelle centrée sur la prédication de l'Evangile, son souci de témoigner par des activités sociales de la qualité de son amour pour le prochain, le mouvement adventiste mérite d'être reconnu comme membre de l'Eglise universelle du Christ.

Est-il présomptueux de dire que ce mouvement semble être à un tournant? Puissent les théologues adventistes contemporains s'interroger avec toujours plus de rigueur sur les sources de la foi chrétienne et se confronter courageusement avec certaines de leurs interprétations, c'est-à-dire faire passer dans la pratique la doctrine de l'autorité unique de l'Ecriture!

¹ Cf. *Questions on Doctrine*, question 1/3: «Seventh-day Adventist Relationship to Past Positions».

Ceci précisé, nous devons néanmoins dire pourquoi l'Eglise adventiste est dans l'erreur sur les points spécifiques qui font son originalité, et pourquoi il nous paraît inutile d'être adventiste pour être chrétien.

Ici, une difficulté surgit : comment savoir ce qui est vraiment essentiel pour l'Eglise adventiste ? Sa déclaration de foi, nous l'avons vu, contient des choses excellentes sur lesquelles nous n'avons rien à dire. Il est fraternel de croire que ces points sont au moins aussi importants à ses yeux que les points les plus douteux que nous allons maintenant critiquer sans douceur. Mais — Monsieur de la Palice l'aurait dit avant nous — ce qui fait l'adventisme ce sont les idées adventistes ! Sans elles il n'y aurait pas d'adventistes et donc pas ce livre !

Il est clair que les deux doctrines spécifiquement adventistes qui nous posent les plus graves problèmes du point de vue biblique sont la question du sabbat (avec en corrélation celle de l'usage du décalogue) et la doctrine de la purification du sanctuaire. Ces deux points en soulèvent d'ailleurs immédiatement un troisième : comment les adventistes comprennent-ils l'autorité de la Bible, et quel rapport y a-t-il entre celle-ci et les ouvrages d'Ellen White ? Ce sont ces trois points que nous allons donc examiner maintenant.

2. LA BIBLE ET ELLEN G. WHITE

Le principe est clair : seule la Bible est l'autorité en matière de foi. Mais une question surgit immédiatement. Comment se fait-il que les adventistes découvrent dans la Bible des enseignements que pratiquement personne avant eux n'y avaient trouvés ? Les adventistes répondent à cette question en déclarant qu'ils ont reçu la grâce d'un enseignement particulier, oublié des chrétiens pendant des siècles et redécouvert, sur la base de la Bible, par les premiers adventistes, Ellen White tout particulièrement.

Nous serions d'accord avec cette réponse si la manière dont les adventistes prouvent, Bible en mains, leurs doctrines était valable et objectivement convaincante pour d'autres gens que les adventistes eux-mêmes ! Malheureusement, nous allons le voir, il est impossible sur la base de l'enseignement biblique, néotestamentaire particulièrement, de justifier l'observation du sabbat ou la purification du sanctuaire.

C'est dire qu'en fait leur conviction vient d'ailleurs et qu'elle est moins fondée sur la Bible que sur les prophéties particulières d'Ellen White. Il est d'ailleurs clair que ces doctrines n'ont pu s'imposer à l'adventisme aux débuts que par l'autorité personnelle de la « messagère du Seigneur » (cf. p. 20 s). La justification biblique est venue après coup, et non sans peine. Quel adventiste pourrait affirmer que sans Ellen White l'adventisme aurait eu le même visage ?

Il faut ajouter cependant que, théoriquement, le point de vue officiel adventiste insiste sur le caractère limité de l'autorité d'Ellen White. On reconnaît en elle un prophète parlant au nom de Dieu comme le faisaient les prophètes bibliques. Cependant la Bible distingue entre les prophètes écrivains dont les écrits font partie des livres saints et les prophètes écrivains dont les écrits ne sont pas entrés dans le Canon (par ex. Nathan selon 1 Chron. 29. 29). Ellen White serait de cette seconde catégorie, prophète certes, mais de second rang¹. « Nous croyons que le Saint-Esprit l'a fait accéder (Mrs. White) à l'intelligence d'événements importants et l'a appelée à donner des instructions précises pour les derniers jours. Ceci d'autant plus que ces instructions, à notre point de vue, sont en harmonie avec la Parole de Dieu...² »

Il y a là de toute façon, quelles que soient les précautions dont on s'entoure³, matière à un sérieux malaise : pratiquement la Bible est lue, chez les adventistes, à la lumière des enseignements d'Ellen White ; sa personne et ses écrits servent de référence constante à tous les écrits adventistes au même titre que la Bible, à côté d'elle et peut-être même au-dessus d'elle.

C'est dire en conclusion de ce premier point que nous contestons que le mouvement adventiste soit fidèle à son

¹ « It is in this latter category of messengers that we consider Ellen G. White to be » (*Questions on Doctrine*, p. 91).

² *Ibid.*, p. 93.

³ « ... we would say that while we revere the writings of Ellen G. White, and expect all who join the church to accept the doctrine of spiritual gifts as manifested in her experience, we do not make acceptance of her writings a matter for church discipline » (*ibid.*, p. 96).

principe d'obéissance à la seule Ecriture sainte. Pourquoi d'ailleurs l'être jamais, vu ses origines? Car l'adventisme n'est né que parce qu'il a refusé de distinguer entre l'autorité de l'Ecriture et l'autorité des interprètes de celle-ci; on a baptisé « Parole de Dieu » ce qui n'est qu'une « interprétation » de la Parole de Dieu. Et quoi qu'on nous dise aujourd'hui les adventistes sur le rôle secondaire d'Ellen White, cela vient trop tard: ses interprétations particulières de l'Ecriture, dont certaines étaient d'ailleurs fort bonnes, ont tellement marqué le mouvement adventiste qu'il ne semble plus pouvoir s'entêter. C'est dire que les adventistes ont précisément fait le contraire de ce que demandaient les Réformateurs quand ils réclamaient que l'Eglise se soumette à la Parole de Dieu, car pour eux cela voulait dire que toutes les interprétations humaines de cette Parole, aussi excellentes et nécessaires soient-elles, restent toujours relatives et revisables. Et nous ajouterons: revisables, mais non d'une façon individualiste et anarchique, chaque chrétien se faisant sa petite opinion personnelle tout seul, dans la communauté de l'Eglise universelle et vivante où le Seigneur, par son Esprit, ne cesse de se présenter et de révéler sa vérité.

3. L'OBSERVATION DU SABBAT

L'observation du sabbat est fondée sur l'obéissance littérale aux dix commandements, dont le quatrième appelle effectivement le peuple d'Israël à célé

rigoureusement le jour du repos le septième jour (soit le samedi).

Aux yeux des adventistes, c'est l'Eglise catholique appuyée sur l'empereur Constantin qui a violé cette loi divine et transféré le jour du repos du samedi au dimanche. « Le changement du sabbat n'est pas autre chose que le signe ou la marque de l'autorité de l'Eglise catholique, en d'autres termes, la marque de la Bête (Apoc. 13. 16-17).¹ »

Certes, les adventistes admettent qu'il y a d'authentiques chrétiens parmi les observateurs du dimanche, mais lors du dernier conflit, à la fin des temps, l'observation du sabbat deviendra la pierre de touche de la fidélité, et alors les observateurs du dimanche encourront la condamnation.

Pour répondre correctement aux adventistes sur ce point, il s'agit d'abord de savoir de quelle manière, en Christ, nous sommes appelés à obéir à la Loi de Dieu, dont le décalogue est l'expression résumée. En Jésus-Christ, la Loi a été *accomplie* (Mat. 5. 17). Cela signifie deux choses :

1. Que Jésus a poussé cette Loi jusque dans ses dernières conséquences, ainsi qu'il le dit lui-même : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis... » (Mat. 5. 17-48 et tout « le Sermon sur la montagne »). Devant cette Loi, révélée dans ses ultimes exigences, nous sommes dès lors amenés à cesser de nous croire capables de pouvoir jamais y obéir totale-

¹ ELLEN WHITE, *La Tragédie des siècles*, p. 490.

ment, à cesser de croire en nous-mêmes, en nos capacités (comme le faisaient les pharisiens), pour ne plus avoir confiance qu'à la miséricorde paternelle de Dieu (Luc 18. 9-14). La Loi devient ainsi une sorte de visage redoutable devant lequel nous perdons pieds... et nous tombons à genoux en demandant pardon.

2. Cela signifie ensuite que Jésus, personnellement, a totalement souscrit aux exigences divines; il a été pour l'homme totalement obéissant, jusqu'au sacrifice de la Croix. En lui la Loi trouve son aboutissement, son sens et son visage réel. C'est à travers l'œuvre et la personne du Christ qu'il convient de comprendre le dernier de la Loi de Dieu. Et c'est en ce Christ qui croyant est désormais appelé à mettre toute sa confiance et toute sa joie. Dieu nous rejoint à travers Jésus-Christ, toute sa volonté, sa loi, s'y exprime définitivement et clairement. Et c'est encore en Jésus-Christ que l'homme peut rejoindre son Dieu et accepter de vivre selon la perspective du commandement *nouveau*, celui qui résume *toute* la Loi: « Tu aimeras Dieu et ton prochain ».

Dès lors la Loi, telle qu'elle avait été donnée par Dieu au peuple d'Israël, devient un commentaire élargi de ce commandement du Christ, et les dix commandements ne sont qu'une indication précieuse sur la manière dont il convient de vivre désormais notre foi. Ils ne sont pas ainsi abolis, ou abolis, ils sont au contraire rendus à leur juste fonction. Au-dessus de la Loi il y a le Christ, le seul Seigneur qui a accompli toutes choses pour nous.

« Le Fils de l'homme est maître du sabbat » (Mat. 12. 8).

Saint Paul l'avait bien compris ainsi quand il dis

« Maintenant que vous connaissez Dieu, ou plutôt que vous avez été connus de Dieu, comment pouvez-vous retourner encore à ces éléments sans force ni valeur, auxquels à nouveau, comme jadis, vous voulez vous soumettre? Observer des jours, des mois, des saisons, des années! Vous me faites craindre de m'être inutilement fatigué pour vous » (Gal. 4. 9-11). « Dès lors, que nul ne s'avise de vous critiquer sur des questions de nourriture et de boissons, ou en matière de fêtes annuelles, de nouvelles lunes ou de sabbats. Tout cela n'est que l'ombre des choses à venir, mais la réalité, c'est le corps du Christ » (Col. 2. 16-17). Toutes ces coutumes, et parmi elles l'observation intransigeante du sabbat comme condition de salut, étaient valables avant le Christ, maintenant elles sont inutiles. Quand on possède la réalité, le Christ, comment peut-on la lâcher pour l'ombre?

C'est dans cette perspective du renouvellement total opéré par le Christ que les premiers chrétiens, dès l'origine, se sont réunis le dimanche (premier jour de la semaine) pour commémorer la résurrection du Seigneur¹. N'était-ce pas la résurrection qui témoignait plus que tout le reste de la prodigieuse nouveauté opérée par Dieu en Jésus et de cette nouvelle création qui commençait par ce premier jour prodigieux de Pâques? Appuyés sur le témoignage de l'Ancien Testament, les premiers chrétiens eurent conscience qu'une nouvelle création avait commencé qui se terminerait par le retour du Christ

¹ Jean 20. 1; Mat. 28. 1; Marc 16. 2; Luc 24. 1: c'est un dimanche que le Christ est ressuscité et, Jean 20. 19, qu'il apparaît à ses disciples.

et la victoire de Dieu inaugurant le sabbat éternel de joie. Dans l'attente de ce jour, l'Eglise fidèle réunie le dimanche, jour de la résurrection, témoigne qu'effectivement ce temps nouveau a déjà commencé.

A ces considérations fondamentales, il faut ajouter ceci sur le plan historique: c'est une grossière erreur que de prétendre que la papauté appuyée sur l'empereur aurait imposé cette coutume aux fidèles. Voici quelques faits historiques:

Dès les origines les chrétiens se sont réunis le dimanche. *Actes* 2. 2. nous apprend que c'est ce jour que le Saint-Esprit fut donné à l'Eglise, aux apôtres « tous rassemblés en un même lieu ». *Actes* 20. 7 précise que c'est un dimanche que Paul réunit la communauté de Troas pour le culte et la célébration de la sainte cène. *1 Corinthiens* 16. 2: Paul demande aux croyants de choisir ce premier jour de la semaine — peut-être à l'occasion d'une rencontre cultuelle — pour mettre de côté l'offrande en vue du soutien de la communauté de Jérusalem. Selon *Apocalypse* 1. 10, c'est très certainement un dimanche — le « jour du Seigneur » — que Jean a sa grande vision à Patmos.

Sans doute les chrétiens d'origine juive continuaient d'observer par ailleurs le jour du sabbat; mais très vite le dimanche, jour du Seigneur, va l'emporter, le sabbat ne convenant décidément pas pour exprimer la joie de la résurrection et la « liberté glorieuse des enfants de Dieu ».

L'auteur païen *Plinie le Jeune*, dans une lettre à l'empereur Trajan (vers 112), parle d'un jour fixe ch

par les chrétiens pour célébrer leur culte. La plupart des historiens pensent qu'il s'agit du dimanche; il ne peut de toute façon s'agir du samedi, car on ne voit pas pourquoi Pline aurait alors pris soin de préciser qu'il s'agissait d'un jour particulier aux chrétiens, s'ils avaient tout simplement imité les juifs.

La « *Didachè* », écrit chrétien du début du second siècle, et l'*évangile apocryphe de Pierre* (même période) mentionnent expressément le dimanche comme le jour où les chrétiens se réunissent pour rompre le pain. L'*épître de saint Ignace aux Magnésiens* (II^e siècle) exhorte les croyants à « ne plus sabbatiser, mais à observer le jour du Seigneur ». L'*Apologie de Justin Martyr* en 150 décrit avec détail ce culte du dimanche.

Tous ces faits démontrent que très vite cette coutume s'est installée dans l'Eglise, d'une manière — répétons-le — tout à fait légitime. Il n'y a vraiment pas là le signe de l'« apostasie de l'Eglise », mais au contraire le signe que l'Eglise révère son Seigneur plus que tout le reste.

D'ailleurs, comme le dit saint Paul (Rom. 14. 1 - 15. 6), ces choses-là sont indifférentes, ce n'est pas là-dessus que l'on jugera notre foi, mais bien plutôt sur l'amour fraternel que nous nous manifestons les uns aux autres. C'est dire que si nous regrettons vivement que les adventistes aient cru bon de se séparer sur ce point de tous les autres chrétiens, et que si nous ne trouvons aucune justification à cette curieuse décision, cela ne doit pas constituer à nos yeux un motif à d'après discussions. L'attitude adventiste nous paraît simplement inutile et sans grand intérêt; à la limite, elle nous semble

dangereuse en ce qu'elle semble préférer le mont Sion au jardin de la résurrection, redonner par là au christianisme un caractère légaliste et judaïque fâcheux, favoriser chez ceux qui professent cette doctrine la tentation d'un certain orgueil spirituel — « nous purs observateurs de la Loi... ».

N'ayons donc aucun complexe à célébrer joyeusement le dimanche, jour du Seigneur et rappel de sa résurrection; nous serons ainsi tout à fait dans la ligne de l'Eglise primitive.

4. LA PURIFICATION DU SANCTUAIRE

La purification du sanctuaire est assurément le point le plus douteux de toute la doctrine adventiste, car il n'y a pas de justification biblique qu'au prix d'une véritable acrobatie exégétique.

Nous l'avons vu en passant en revue les différents points de la doctrine adventiste, l'année 1844 a marqué une date importante dans l'histoire du salut: c'est « l'ouverture d'un événement céleste, appelé la purification du sanctuaire » (art. 13 des doctrines fondamentales).

Pour comprendre ce qui s'est passé à ce moment il faut d'abord comprendre que le Christ accomplit sa œuvre au ciel en deux phases successives:

a) « une œuvre d'intercession, commencée après l'ascension du Christ, qui doit se poursuivre jusqu'à l'expiration du temps de grâce, et qui a pour effet

transférer dans le sanctuaire céleste tous les péchés qui sont confessés, péchés qui sont remis conditionnellement et provisoirement¹;

b) « une œuvre de purification, devant précéder l'expiration du temps de grâce et l'avènement du Seigneur et qui a pour but d'effacer définitivement les péchés commis par les élus et de transférer la culpabilité sur la tête du véritable auteur de tout mal (Satan).² »

Cette purification représente la phase finale de l'œuvre du Christ. Commencée en 1844, elle consiste, comme nous l'avons vu précédemment, en une enquête qui doit déterminer parmi les morts et les vivants ceux qui sont dignes de participer à l'enlèvement de l'Église fidèle au moment du retour du Christ. A la fin — indéterminée, car c'est le mystère de Dieu — de cette œuvre, le Seigneur « doit sortir du sanctuaire en prononçant les paroles fatidiques contenues dans Apocalypse 22. 11. Alors il ne restera plus qu'une chose à faire: charger Satan des péchés pardonnés et les lui faire expier.³ »

Comment les adventistes savent-ils que cette « purification » a commencé en 1844? Grâce à une interprétation très particulière de textes tirés du livre de Daniel. Ces textes sont les suivants:

a) Daniel 7. 9-10, 13-14 qui, selon les adventistes, décrit d'une manière générale la phase terminale de l'œuvre expiatoire du Christ;

¹ A. VAUCHER, *L'histoire du salut*, p. 349.

² *Ibid.*, p. 349.

³ *Ibid.*, p. 353.

b) Daniel 8. 14, qui annonce que le sanctuaire purifié après 2300 soirs et matins, ce qui donne, l'interprétation adventiste, 2300 ans;

c) Daniel 9. 25, qui permet de trouver le point de départ de ces 2300 ans, la prophétie des 70 semaines étant ici comprise comme une explication de celle de 2300 soirs et matins. Ce point de départ serait l'an 457-456, année de l'édit d'Artaxerxès I autorisant les Juifs à reconstruire Jérusalem. Donc 2300 moins 457 = 1844.

Telle est la démonstration quasi mathématique qui justifie cette doctrine. A vrai dire tout, dans cette affaire, est contestable.

Il y a tout d'abord cette étrange façon de scinder l'œuvre du Christ en deux temps. Tout le Nouveau Testament nous présente l'œuvre du Christ comme faite et totalement accomplie au moment où s'achève son ministère parmi les hommes son ministère (Jean 19. 30). Rien ne manque à son œuvre et rien n'a à être ajouté à son sacrifice unique et parfait; le pardon qu'il nous a acquis par sa mort et sa résurrection est totalement suffisant. Par conséquent le pardon des péchés « remis conditionnellement et provisoirement » comme le fait le théologien adventiste cité plus haut, est de ce point de vue presque blasphématoire.

Ensuite, le Nouveau Testament nous apprend à confesser que Jésus-Christ, par son Ascension, est monté vers son Père et qu'il règne avec lui désormais dans la gloire. Aucune trace nulle part d'une sorte de barrière dans l'entrée en gloire du Seigneur, celui-ci pénétrant dans le lieu saint à l'Ascension, mais pas plus loin.

devant attendre jusqu'en 1844 pour avoir enfin le droit d'entrer dans le lieu très-saint. Que signifie dans l'éternité glorieuse de Dieu ces mesures en années ou en distance? «Devant le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour», disait l'apôtre (2 Pierre 3. 8)! Dieu ou le Christ ont-ils besoin d'un siècle ou plus pour dénombrer les élus et les réprouvés?

Autant de question qui se heurtent au témoignage du Nouveau Testament, dont la clarté sur ce point ne fait aucun doute. Pour ne citer que l'Épître aux Hébreux, dont le vocabulaire est proche de celui qui est cher aux adventistes, rappelons ces textes: «Le Fils... *ayant accompli* (c'est donc chose faite!) la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté... » (1. 3); «Ayant donc un grand prêtre souverain qui a *traversé les cieux*, Jésus, le Fils de Dieu... » (4. 14); «Le Christ ... entra une fois pour toutes *dans le sanctuaire*... avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle... » (9. 11-12); «Le Christ est *entré dans le ciel* lui-même, et non dans un sanctuaire fait de mains d'hommes, afin de paraître maintenant devant la face de Dieu en notre faveur » (9. 24), etc. Cette distinction en deux temps dans l'œuvre sacrificielle du Christ est donc totalement arbitraire et fautive.

Dès lors tout le reste de l'argumentation s'effondre de lui-même et devient inutile. Cependant, même si on la prend en considération, il n'est pas davantage possible de tomber d'accord avec les adventistes sur leur interprétation des textes de Daniel.

Quelle est, en effet, l'intention du livre de Daniel ? Comme le dit excellemment J. Steinmann, le livre de Daniel « a voulu interpréter à la lumière des révélations divines le sens de la persécution d'Antiochos IV. empereur séleucide qui a soif d'honneurs religieux et prend au Dieu vivant, persécute le culte de Jahvé, et mourir martyrs les Juifs fidèles. Au nom de Dieu même, l'auteur de Daniel vient annoncer la mort de ce tyran sans d'ailleurs que lui soient révélées les circonstances précises de cette mort. Mais pour lui, cette fin de Séleucide annonce la fin de la tyrannie religieuse. Il ne sait pas tout à fait comment, mais il est sûr que c'est le fait de la monstrueuse usurpation par un homme mortel des prérogatives divines... On peut donc affirmer que les détails du livre de Daniel ne s'appliquent pas à tous et indifféremment à chaque tyran de l'avenir, mais ne s'appliquent même à aucun d'entre eux. Le livre de Daniel ne vise que le seul Antiochos IV. ¹ »

L'étude précise des textes de Daniel corrobore tout ce que nous avons dit et fait cette manière de comprendre l'intention de ce livre. Ainsi le *chapitre 8* met en scène une grandiose vision où les animaux décrits représentent symboliquement l'histoire du Moyen-Orient du VI^e au II^e siècle : le bélier à deux cornes représente Cyrus, roi des peuples perses ; le bouc, c'est Alexandre le Grand, le destructeur de l'empire perse ; les quatre cornes ce sont les quatre empires issus de la conquête d'Alexandre ; la petite corne symbolise, comme dans Dan. 7. 19 la quatrième bête.

¹ *Daniel*, collection « Connaître la Bible », p. 29-30.

le roi Antiochos IV Epiphane, monstre d'orgueil qui ose défier Dieu lui-même dans son saint Temple qu'il profane en 167. Et les 2300 soirs et matins du verset 14, soit 1150 jours, soit encore trois ans et quarante jours, représentent le temps que durera cette profanation (en fait, ce n'est que pendant trois ans que les sacrifices furent interrompus dans le Temple de Jérusalem transformé, sur ordre d'Antiochos, en temple de Zeus; les quarante jours supplémentaires sont peut-être symboliques — temps de pénitence comme les quarante ans de l'Exode?).

On le voit, aucune raison sérieuse ne peut être avancée pour justifier la traduction adventiste des 2300 soirs et matins en 2300 années. Quant à voir dans ces textes du chapitre 8 une prophétie de la « purification du sanctuaire céleste par le Christ en 1844 », cela est encore moins sérieux.

Mais, jouons le jeu jusqu'au bout : admettons le bien-fondé de l'interprétation adventiste. Eh bien même dans ce cas-là, soit en admettant qu'il s'agit de 2300 ans, impossible d'arriver à l'année 1844 ! Examinons les textes : il s'agit cette fois de *Daniel 9*. Au verset 2, l'auteur fait allusion à un oracle de Jérémie (25. 11-12 et 29.10) annonçant que l'exil des Juifs en Babylonie durerait septante ans. Daniel traduit ces 70 ans en 70 semaines d'années (soit 490 ans). Plus loin, au verset 25, il précise que cette durée doit être comptée à partir du moment où a retenti cette parole : « qu'on revienne et qu'on rebâtitse Jérusalem ! ». A quel événement de l'histoire juive antérieure fait-il allusion ? Sur ce point,

les exégètes sont partagés : pour les uns, il s'agirait de 604 ou 590, dates probables où Jérémie prononce son oracle sur le retour des Juifs d'exil ; pour d'autres il s'agirait de 586, date de la destruction de l'autel et des holocaustes par Nabuchodonosor (le début de la « transgression »). Pour les adventistes il s'agit à coup sûr de 457-456. Pour arriver à cette date, ils s'appuient sur le texte d'Esdras 6. 14 — mais en fait ce texte fait allusion à la reconstruction du Temple en 515 — et sur Esdras 7. 7 — mais ce texte désigne Artaxerxès II et la date de 398 !

Une fois encore, il est impossible d'arriver à 1844 pour autant qu'on accepte de tenir compte des textes bibliques et des données de l'histoire !

Fausse théologiquement et fausse historiquement, cette doctrine de la purification du sanctuaire communiée en 1844 est donc à rejeter purement et simplement. De plus, par sa prétention à vouloir compléter sur ce point l'enseignement biblique ou même à le corriger, elle est un signe d'infidélité qu'il nous faut désigner comme tel.

5. CONCLUSION

Nous avons essayé de présenter objectivement le mouvement adventiste. Nous y avons trouvé d'authentiques richesses spirituelles et une confession ferme du nom de Jésus-Christ. Sans aucun doute nous avons beaucoup à apprendre de leur disponibilité, de leur so-

d'évangélisation, du sérieux avec lequel ils s'efforcent de répondre à leur vocation, de leur générosité financière et surtout de l'espérance puissante qu'ils mettent dans le retour du Seigneur.

Mais malheureusement ce bilan ne comporte pas que des points positifs : nous avons dû constater que dans cette Eglise adventiste le meilleur voisine avec le moins bon, que trop souvent l'Evangile de la grâce est caché sous l'amas des prescriptions légalistes et la Parole de Dieu confondue avec des interprétations humaines.

Le meilleur et le moins bon : sans doute toutes les Eglises chrétiennes mériteraient peu ou prou ce jugement ; mais sans doute aussi auraient-elles l'humilité d'en convenir. L'Eglise adventiste, elle, reste persuadée qu'elle est la seule Eglise du « reste », la seule Eglise fidèle. C'est cette prétention que nous refusons, car si nous savons bien qu'il est possible assurément d'être chrétien en étant adventiste, nous savons aussi que cela n'est pas nécessaire. Au contraire, il y a même de fortes chances — c'est notre conviction au terme de cette étude — que le chrétien qui suit cette voie adventiste coure le risque de s'égarer dans des sentiers compliqués de doctrines secondaires et inutiles, et que le vrai visage du Christ ne lui apparaisse plus dans toute sa clarté.

Formulons ce vœu pour terminer : que les adventistes qui liront ce petit livre acceptent de nous pardonner si nous les avons blessés dans leurs convictions, mais qu'ils acceptent aussi d'examiner avec sérieux les critiques que

nous leur avons adressées pour qu'ils partagent avec nous les souffrances et les responsabilités de la division de l'Eglise du Christ: car la vérité ne va pas sans l'unité, elle n'est rien sans l'amour.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES ADVENTISTES

Manuel d'Eglise, édition française du *Church Manual* de 1951, Editions S.D.T., Dammarie-les-Lys 1954.

ROBERT GERBER, *Le mouvement adventiste*. Origines et développement. Editions « Les Signes des Temps », Dammarie-les-Lys 1950.

ALFRED VAUCHER, *L'histoire du salut*. Un cours de théologie biblique, 2^e édition, Editions S.D.T., Dammarie-les-Lys 1930.

ALFRED VAUCHER, *Pourquoi je suis adventiste du septième jour*, 1950, même éditeur

Seventh-day Adventists Answer Questions on Doctrine. 1957. Review and Herald Publishing Association. Washington — On trouvera dans cet ouvrage important de mise au point récente, une importante bibliographie adventiste (p. 629-637).

ELLEN G. WHITE. Citons parmi les nombreux et abondants ouvrages de Mrs. White la série en cinq volumes *The Conflict of the Ages*, comprenant :

Patriarches and Prophets, 1890, 793 pages.
Prophets and Kings, 1917, 753 pages.
The Desire of Ages, 1898, 863 pages.
The Acts of the Apostles, 1911, 630 pages.
The Great Controversy between Christ and Satan, 1888, 718 pages.

Périodiques: *Revue adventiste*, bimensuelle.

Signes des Temps, revue mensuelle.

Vie et Santé, revue mensuelle, etc.

2. OUVRAGES NON ADVENTISTES

a) Généraux :

G. WELTER, *Histoire des sectes chrétiennes des origines à nos jours*. Payot, Paris 1950.

E. VON HOFF, *L'Eglise et les sectes*, Société centrale d'évangélisation, Paris 1951.

G. DAGON, *Les sectes en France*. Chez l'auteur, à Strasbourg-Gronenbourg (ouvrage protestant), 1958.

H.-CH. CHÉRY, O.P., *L'offensive des sectes*, 3^e édition. Editions du Cerf, collection « Rencontres », 44. Paris 1959 (ouvrage catholique, excellent).

b) *Particuliers:*

J. M. NICOLE, *Les adventistes du septième jour ont-ils raison ?* Vennes-Lausanne 1960 (représente le point de vue protestant-fondamentaliste, intéressant).

R. P. CYRILLE DE DINAN, *Pourquoi je ne suis pas adventiste du septième jour*, Librairie Saint-François, Paris 1949.

JEAN STEINMANN, *Daniel*, texte français, introduction et commentaires. Desclée de Brouwer, collection « Connaître la Bible », 1960.

CH. BRÜTSCH, *Clarté de l'Apocalypse*, 4^e édition, Labor et Fides, Genève 1955.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
A. Situation actuelle du mouvement adventiste	7
B. Le mouvement adventiste entre la secte et l'Eglise	9
I. <i>Histoire du mouvement adventiste</i>	13
1. Introduction	13
2. William Miller	16
3. Ellen G. White	19
4. Développements ultérieurs	23
II. <i>Les doctrines adventistes</i>	27
1. Les croyances fondamentales	27
2. Quelques remarques à propos de ces croyances fondamentales	29
a) Le baptême	30
b) La fin des temps	33
3. L'organisation interne	37

III. <i>Que penser des adventistes ?</i>	
1. Remarques préliminaires	
2. La Bible et Ellen G. White	
3. L'observation du sabbat	
4. La purification du sanctuaire	
5. Conclusion	
 <i>Bibliographie</i>	

Achévé d'imprimer le 4 février 1963
sur les presses de l'imprimerie
Delachaux & Niestlé s. a., Neuchâtel (Suisse)